

VENERIE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS





Aquarelle du Baron Reille.

VAUTRAIT PIQU'HARDY BEAULIEU

GERARD LE HARDY DE BEAULIEU

Notre équipage familial puise ses origines dans les chasses que menait, en 1848, le Baron de Crawhez, mon arrière-grand-père.

Il découplait alors aux confins des trois provinces de Brabant, Namur et Hainaut, des saintongeais qu'il avait acquis au Comte de Merode-Deynze. Ses chenils étaient établis au château de Sombreffe. Ils furent déplacés en 1869 au Bois-Lombut, à Gosselies.

Plus tard, lorsque l'équipage « Allons y gaiement » au Baron du Sart de Bouland, mit bas vers 1892, la meute fut rachetée par la Baronne de Crawhez, quelques années après la mort de son mari. Elle venait, en effet, de reprendre (1889) le territoire du « Royal Ardennes » — société de vénerie présidée par le Duc de Croy Dulmen — et de fixer l'équipage à Bièvre.

Haut plateau des Ardennes belges, bordé au sud par la vallée de la Semois et au nord par le massif des Ardennes, ce pays avait toutes les caractéristiques du pays arriéré, sauvage, peu percé et parsemé de marais. Il était rude de climat.

C'est là, cependant, que le « Royal Ardennes » avait installé ses chenils, ses écuries et ses pavillons de chasse. Il y connut des années brillantes. On y sonna en maintes circonstances cette jolie fanfare : « les Adieux de Beauchamps » ou le « Rallye Ardennes » dédiée à la Princesse A. de Chimay, née Rosalie de Riquet de Caraman :

« Recevez Dame Châtelaine »
« Recevez nos tristes adieux »
« Et toujours, soyez en certaine »
« Nous regretterons ces beaux lieux. »
« Nous, tous, veneurs d'Ardennes »
« Oui, tous sans exception »
« Aux cris de Rallye Ardennes »
« C'est à vous que nous penserons. »

La musique est d'un auteur inconnu. Les paroles du Comte A. van der Burch.

**

Les chasses continuèrent donc à Bièvre. Il y avait deux meutes. On y chassait tous les animaux de vénerie, sauf le chevreuil.

En 1896, y fut forcé l'un des premiers cerfs que l'on ait revu, la race ayant à peu près disparu de cette région. Son pied se trouva longtemps à la basilique de Saint-Hubert. Il fut servi par le Baron Jean de Crawhez.

L'année 1898 a été retenue dans les livres de chasse comme une saison record ; cent hallalis (sangliers, renards et lièvres) furent sonnés, et souvent par les quatre frères qui réalisèrent, aussi, cette curieuse performance d'arriver en tête et en peloton à un steeple sur le champ de courses de Spa.

L'année suivante, une voie de loup s'offrit aux chiens, ce fut la dernière dans nos Ardennes.

**

Le Vicomte Th. le Hardy de Beaulieu, gendre du Baron de Crawhez et ardent veneur lui aussi, comme son épouse, y adjoignit, en 1901, l'équipage de Fauconnerie « Hardy à l'Essor » qui comprenait dix oiseaux.

Les faucons pèlerins étaient répartis en deux vols : celui des formes ou femelles pour la corneille et le héron et celui des tiercelets, un tiers plus petits que les formes, pour la pie.

La corneille est l'acrobate du ciel. D'une souplesse et d'une agilité insoupçonnées, elle est armée d'un terrible bec, en forme de poignard. C'est finalement à la raideur qu'elle cède. Pour la forcer, il fallait trois ou quatre et mieux, cinq faucons.

Mais de tous, c'est le héron le plus redoutable. Pour le prendre, il fallait presque nécessairement sacrifier un faucon, car ce n'est que lorsque l'un d'eux était venu s'enfiler sur ce bec en aiguille, toujours en garde de ses adversaires, que ses compagnons parvenaient à lier véritablement leur proie.

Mon grand-père, accompagné de quelques membres de la famille, se rendit plusieurs fois en Afrique du Nord et suivit l'équipage de haut vol de l'Aga Ben Gana, composé de faucons sacrés. Il eut l'occasion aussi de suivre l'une des chasses du Glaoui Pacha de Marrakech, à partir de sa forteresse de l'Atlas.

Ainsi vénerie et fauconnerie alternaient.

Mais, en 1909, la rage sévit dans les Ardennes et ordre fut donné d'abattre les cent chiens.

Deux ans plus tard, le Vicomte de Beaulieu, remontrait avec des chiens cédés par MM. Rogatien Levesque, par l'éleveur vendéen Moriceau et le Vautrait de La Guibourgère.

La guerre de 1914-1918 interrompit tout cela.

En 1919, lorsque mon oncle et mon père, officiers de l'armée belge, furent rentrés du front et de l'occupation en Allemagne, on s'efforça de retrouver des chiens. Ils vinrent des chenils de M. Rogatien Levesque, du Baron de Champchevrier, du Duc de Luynes et de M. Simons. L'élevage fit le reste.

Les années qui suivirent confirmèrent les qualités de ces chiens du Poitou ; qualité de perçant et de train nécessaire à un vautrait forçant en pays couvert, parsemé de fourrés d'épines et d'épicéas souvent impénétrables.

Ces chiens, soutenus par des hommes courageux, étaient aussi tenaces et mordants. Il fut rare qu'ils n'aient aboyé leur animal, en quelque endroit qu'il ait cherché sa suprême retraite.

**

L'année 1927 connut de grandes fêtes, dans la ville même de Saint-Hubert.

C'était le douzième centenaire (727-1927) de la translation des restes du Saint-Patron, de Tervueren où il était décédé à Andage, qui, à partir de ce moment, prit le nom de Saint-Hubert.

A ces cérémonies, tous les équipages belges de vénerie et celui de fauconnerie étaient présents. On regretta celui de Folembay, le plus proche parmi les grands équipages de France et qui, en dernière minute, eut un contretemps.

La belle basilique en porphyre rose, bâtie au XV^e siècle, fut le centre de ces manifestations d'art et d'histoire cynégétique.

C'est de là qu'était parti Souillard, chien blanc, offert au Roi Louis XI qui, le trouvant parfait, ordonna d'en tirer race, et depuis les bons moines d'Ardenne envoyèrent chaque année et longtemps à la Cour de France un couple de leur élevage.

Il existe toujours des représentants de cette race rustique au pelage noir et feu quatreouillé et qui connut des retours de faveur notamment au vautrait du Comte Lecouteux de Canteleu et au célèbre équipage de loup du Baron Halna du Fretay.

*
**

A Bièvre, pendant l'entre-deux guerres, le vautrait découpait régulièrement, tant dans la voie du sanglier que du cerf. A défaut de brisée sur des grands animaux, on chassait le lièvre ou le renard à la billebaude.

L'équipage se composait de cinquante poitevins, augmentés de quelques fox-hounds. Il fut servi par plusieurs piqueux venant de France, tels La Rosée, champion international de trompes ex-æquo en 1927, La Trace (Katoski) remarquable valet de limier et Volcelet (Fagneau) avisé et persévérant.

Mon grand-père maintint les chasses au faucon jusqu'en 1929, ramenant au château de la Bawette à Wavre, ses oiseaux pour les débuts de saison. L'équipage était servi par trois fauconniers, en tenue Louis XI, feuille morte aux parements bleus de roi galonnés d'or vieux ; ils étaient à pieds, dirigés par Martin, les maîtres seuls étaient à cheval (même tenue pour la vénerie, mais avec gilet jonquille).

L'équipage à Bièvre, en 1892.



La guerre de 1940 et l'occupation jusqu'en 1945 entraînèrent la perte complète des chevaux et des chiens.

Notre famille fut en deuil par deux fois, tandis que la jeune génération, dont je faisais partie à l'époque, terminait ses prestations militaires ou rentrait de captivité.

**

« Parlons Vénérerie » est le titre d'un livre que Fernand Riant a publié à Paris, en 1950. Il fut le très bienvenu à son heure. Faisant le point de la situation, au lendemain de la guerre, il constatait que de nombreux équipages remontaient ou étaient sur le point de le faire.

En Belgique aussi, on cherchait à retrouver des chiens et à former des meutes. Plusieurs équipages amis nous offrirent de suivre leurs laisser-courre. Comme nous avions tous hérité de nos devanciers, de cette passion de la vénérerie, l'on se remit vite en selle, mes cousins au Rallye Vielsalm, (Hugues le Hardy de Beaulieu est Maître adjoint au Rallye Vielsalm), mon frère et moi au Rallye Campine.

Et, en effet, l'on reparle vénérerie. Qui ne se souvient de ces deux exposés que fit le Duc de Brissac, avec tout l'éclat que l'on sait, devant des auditoires combles, l'un à Liège et l'autre à Bruxelles ?

En 1954, mon père acquiert au Prince Xavier de Merode, la meute d'un vautrait qu'il avait lui-même repris à des officiers anglais stationnés en Allemagne. Ces chiens provenaient, pour la plupart, des chenils du Duke of Beaufort, de Old Buks et Demfrieshire. Ils furent complétés par des chiens issus des meutes des Rallyes Campine et Vielsalm et par quelques Blood-Hounds.

On criait différemment dans cette meute, mais il y avait un dénominateur commun : le train, qualité importante dans ce pays de Campine, où les sangliers choisissent souvent les grands partis au travers de territoires sablonneux, couverts de bruyères, pour se faire aboyer dans des mares ou des fourrés de sapins éloignés.

Tel ce grand sanglier donné au rapport du 15 novembre 1958, au Langenberg, en même temps qu'un ragot au Lepelvorm. Il est décidé d'attaquer avec dix rapprocheurs (en raison de la présence de chevreuils) trente chiens sont hardés au chemin de Neerhaeren, entre les deux brisées, on ne sait jamais... et six chiens sont en relais à Clerbois.

Attaqué à 12 h 30 au Langenberg avec les dix rapprocheurs, on croirait aux récris qu'il y en a vingt... L'animal randonne dans les sapins d'Eywick et s'éloigne insensiblement, si bien qu'on se demande si l'on pourra donner la meute ! Un homme des bois, tout essoufflé, vint dire aux hardes que pour peu il eut été renversé et que c'était « een zeer groote ».

L'équipage « Hardy à l'essor ». La chasse au vol.





Laisser-courre en forêt de Compiègne, mars 1959 (Aquarelle du marquis de Lauriston)

Cependant, la meute est emmenée au galop, sous le fouet de mon frère Guy et du Comte Alain de Liedekerke, qui parviennent à garder le contact avec les bien-aller soutenant la tête et finalement tout rallie.

Le train est devenu sévère. L'animal, après s'être lavé dans les mares d'Asche, s'en va à Roelen, où il refuse le canal pour descendre l'Hazebroek, longer Petersheim, cherche à s'accompagner au Lepelvorm, puis prend à nouveau l'eau dans l'étang de Clerbois ; vingt chiens ne lui laissent qu'une faible avance. Les six chiens de relais peuvent lui être donnés peu après la sortie de l'eau. A 16 h 30, il tient aux chiens dans les fourrés de Kapelhof, chargeant et cassant tout sur son passage. Les veneurs ont mis pied à terre, s'approchant avec difficultés de l'endroit où s'est localisé le ferme. Le Maître d'Equipe, ayant troqué le pistolet pour l'épieu, l'avise et alors qu'il vient à lui, peut le servir d'un coup d'épieu à bout portant. Donégai, Charbonette et Kilarnaise sont allongés non loin de là dans un état désespéré... Six autres chiens sont assez sérieusement touchés.

Après avoir porté secours aux chiens, une bascule apportée sur les lieux d'une ferme des environs indique 270 livres.

Les honneurs au Baron Reille, vice-président de la Société de Vénérerie.

Au printemps 1957, sur aimable invitation de l'équipage « Pays d'Ouche » le vautrait se déplace en Normandie, où il découple avec succès en forêt de Lyons.

De 1958 à 1963, l'équipage dispose du cours du sanglier en forêt de Compiègne. La meute, qui séjourne au Bois-Lombut l'été, est installée aux chenils des Vineux, mis aimablement à notre disposition durant la saison de chasse par le Baron J. de Rothschild.

Le vautrait comporte cinquante-cinq chiens. L'élevage a permis d'avoir, à ce moment, en meute, un lot de chiens au manteau noir, dont les qualités de perçant et de train vont dominer et se révéler particulièrement efficaces, durant cette période de laisser-courre.

Si l'on voulait indiquer schématiquement les origines de ce lot, l'on pourrait dire : une bonne part de gascon-saintongeais, un peu de fox-hound et quelques blood-hound de Sir Buchanan Jardine).

Souvent, M. J.-L. Pointier, dont le vautrait chasse dans la forêt voisine d'Ourscamps, vint coupler avec nous.

Ainsi cette chasse de fin de saison 1960 ; « Actéon » le chroniqueur ami, qui relate avec talent dans la presse régionale, les chasses qu'il suit en connaisseur, en a fait le récit suivant :

« L'équipage de Beaulieu a découplé, le 25 avril 1960, en forêt de Compiègne.

Une chasse rapide.

Assemblée à 9 h 30 au carrefour des Arzilliers. Beau temps, ensoleillé, vent léger. L'assistance est nombreuse. Une vingtaine de cavaliers suivent ce laisser-courre.

Au rapport du Maître d'équipage, les valets de limiers donnent plusieurs animaux seuls ou en compagnie : au relancé, dans le secteur Beauval-Saint-Hubert et à Notre-Dame Adam.

Le Maître décide d'attaquer, entre le Relancé et le Dragon, à la brisée donnée par le garde Longjarret. La meute est hardée au carrefour du Grand Marais. La voie est donnée à plusieurs rapprocheurs ; bons récris, on reconnaît la gorge rauque de Brigandeau : tout va bien. Les chiens s'enfoncent dans cette enceinte fourrée ; rapproché en direction du Pélican, puis tout à coup la fanfare du « sanglier » retentit à Bourgoigne.

Un ragot vient d'y être vu faisant tête vers le grand marais. Ça tourne un moment dans l'enceinte. Toute la meute est donnée là, emmenée au galop par un veneur. L'animal saute, non loin du Relancé, puis prend son parti, s'en va au Puits-du-Roi, passe à Attalante, Arzilliers, saute la route de Crépy et s'en va vers les Nymphes et Murat.

Les chiens, extrêmement rapides, ne lui laissent pas d'avance, toute la meute est là et carillonne derrière lui. Nous prenons les devants sur la route de Blanc-Hureau, près des mares Saint-Louis : la musique des chiens se rapproche de nous : un moment nous pensons que l'animal est déjà passé. Mais non, le voici : les chiens lui soufflent au poil.

Il bute sur nous, hésite, puis passe la route, non loin de deux veneurs appuyant de leurs bien-aller, il monte en direction d'Humière et fait tête aux chiens. Il charge le fils du Maître d'Equipe, qui après l'avoir évité, le sert au couteau.

Hallali, sans curée ; les honneurs sont sonnés par toutes les trompes présentes, au Colonel de Pret Roose de Calesberg.

Un buisson creux.

Il est midi passé. L'équipage se remet en selle, pour aller frapper à la brisée donnée à Notre-Dame-Adam.

A nouveau, les rapprocheurs sont mis aux branches. Bon rapproché jusqu'à l'étang de l'Etau, mais la voie est devenue haute et les chiens éprouvant de grandes difficultés à l'emmenar tant le sol est sec, et tant l'animal qui a vidé l'enceinte y a mêlé ses voies.

Et une chasse éclair.

Il est 4 heures, et la fraîcheur commence à revenir. Le Maître d'équipage décide alors de faire un nouvel essai près de Beauval sur une voie de plusieurs animaux donnée le matin par un de ses fils et La Brisée. Il y a sept heures de cela... Qu'en reste-t-il ? Les rapprocheurs l'empaument doucement, on peut les suivre au pas. Pendant une heure, le nez à terre, semblant tourner sur place, ils progressent néan-

moins, par Octogone, Capitaine, Mare Maillot, Grand Maître, Grand Ecuyer, pour arriver dans le triangle Héronnière-Duchanvel, où l'on voit les chiens portant au vent tourner autour d'un massif de Houx. Récris, un Vloo ! retentit, suivi de la fanfare du « Sanglier » et de vibrants « bien-aller ».

Branlebas de combat ! les suiveurs, somnolents, se réveillent et bondissent hors des voitures. Vloo ! Vloo !

Deux bêtes noires de forte taille (90 kg) foncent vers le carrefour du Grand Maréchal où l'on peut donner à nouveau la meute. L'animal s'est séparé de son compagnon et est mené bon train par les rapprocheurs. Les chiens volent littéralement dans la voie, rasant les nuages mauves, que forment à cette saison toutes ces fleurs de jacinthes des bois.

La chasse s'en va vers le Connétable, Fort Poirier, revient à Beauval, Grand Bail, Adonis et le ru de Malassise.

Le sanglier le suit jusqu'à Malassise, refuse la route et met les chiens en défaut. Relancé dans le ruisseau, il tient aux chiens. Abois magnifiques, par soixante-quinze chiens.

Les deux fils du Maître d'équipage ont sauté en bas de leurs chevaux, pour aller tenter de servir l'animal le long de la berge du cours d'eau. A ce moment, le sanglier furieux sort de l'eau et charge l'un d'eux qu'il culbute, sans trop de mal, et est heureusement servi d'une balle de pistolet par l'autre veneur au moment où il revenait sur eux. Quelques chiens sont décousus, dont deux assez sérieusement.

Curée sur place, nouvelles fanfares et les honneurs à Mme Hyvert du « Rallye Taillis Tayau » et à M. Libens du « Rallye Campine ».

Il est 19 heures.

**

A partir de 1964, le vautrait quitte Compiègne pour les Ardennes françaises. Les laisser-courre ont lieu en forêt de Mazarin, Charlemagne et Elan. L'équipage se déplace à plusieurs reprises en forêt de Trelon.

Le vautrait trouve aussi dans ces régions de nombreux amis aimant la vénerie du sanglier et qui l'autorisent à suivre dans leurs forêts privées.

Cependant, il faudra s'adapter à ces territoires différents. Les partis des sangliers et la nature du terrain imposent de modifier ce qui, à certains égards, réussissait parfaitement à Compiègne.

Ce n'est plus la forêt basse et bien percée, mais il faut suivre au travers d'un pays accidenté et sauvage, au prix de beaucoup de difficultés, des partis où les animaux tirent grand avantage du terrain. Il s'avère aussi à peu près impossible de donner un relai dans des conditions utiles.

Les attaques doivent se faire, la plupart du temps, de meute à mort, et les veneurs suivre au parti, car la forêt est peu ouverte et sourde en raison de ses nombreux mouvements.

Les grands animaux y sont de passage, rarement sédentaires, sauf en début de saison. Ceci entraîne de temps à autre des buissons creux et explique les grands parcours qu'ils peuvent faire lorsqu'ils sont mis sur pied.

Tel cet animal de cent livres, donné au rapport un 4 mars non loin du carrefour des « trois boulevards » en forêt de Mazarin.

Il entend sa fanfare au passage de la grande allée et prend aussitôt son parti, s'en va d'un trait sur les hauts de Sapogne, où il débuche, puis se ravise et rentre en forêt, mettant la meute quelques instants en défaut. Mais Echanson se récrie sur les arrières... et tout rallie.

Ce ragot répètera plusieurs fois cette ruse, gagnant chaque fois provisoirement un peu d'avantage sur les chiens. Puis, il traverse l'étang de Saint-Aignan, saute la route de Vendresse et passe en forêt d'Elan, descend au bois Le Batard, où il reprend l'eau, s'estimant loin de cette musique infernale qui cependant revient sur lui. Une tête de douze chiens ne lui laisse qu'une faible avance. Peu après, l'animal est vu

remontant au petit trot la futaie, étouffé par l'effort fourni. Il tente encore de débucher vers Malmy, mais est hallali courant en bordure des bois d'Omicourt.

Adossé à un talus, il se bat, charge chiens, chevaux et veneurs avant d'être servi au couteau.

Les honneurs à M. Bellonet maire d'Omicourt.

*
**

Le 22 mai 1966, l'équipage est à Saint-André-lez-Bruges, pour être présent devant S.-M. la Reine, à l'occasion d'une visite qu'elle accorde aux œuvres de cette municipalité et à une compétition internationale de trompes de chasse, organisée par le Rallye Tieleghem.

La Reine prend place, à la lumière des torches et projecteurs, dans la tribune du stade municipal. Deux contre-hardes sont déployées sur l'esplanade.

Après s'être entretenue avec les autorités locales, le Comte G. de la Rochefoucauld, président de la Fédération internationale des Trompes de Chasse et

L'équipage à Bièvre, en 1971.



les Maîtres d'Equipe, Sa Majesté assista à la figuration d'un « Rendez-vous de chasse ou assemblée ». Elle entendit le « rapport » des membres du vautrait et exprima le souhait d'aller jusqu'aux hardes, s'intéressant aux chiens et aux usages de la vénerie.

Toutes les trompes sonnaient « la rentrée au château » lorsque la souveraine prit congé de la nombreuse assistance qui l'entourait.

*
**

En mai 1967, notre équipage familial est en deuil. Le Vicomte Robert, maître d'équipage du Vautrait est décédé inopinément à l'âge de 76 ans.

Il aimait particulièrement la vénerie du sanglier. Etait-ce sa formation d'ingénieur ou sa longue carrière de veneur — il avait sonné son 1000^e hallali, en forêt de Compiègne le 29 février 1958 — qui lui avait procuré la précision qu'il apportait à l'organisation de ses laisser-courre ? Rien de ce qui était prévisible ne pouvait être laissé au hasard. Ceci comporta souvent le succès.

Lors de l'exposition universelle de 1958, à Bruxelles, le ministre de l'Agriculture lui avait demandé de traiter des questions cynégétiques, à l'occasion de la « journée franco-belge de la chasse ». A propos de la vénerie du sanglier, il en avait résumé les particularités comme suit :

« 1) Nécessité d'une brisée ; c'est la tâche des valets de limier.

2) Un grand déploiement de forces : il faut pouvoir maintenir un train sévère, soutenir les chiens de tête, à cor et à cris..., et conserver tout au cours de la chasse un poids de chiens et une menée d'ensemble puissante.

3) Les abois : là le sanglier est dans son véritable élément : la bataille. Il y prend, dirait-on, un plaisir extrême, y mettant souvent une animation qui ne fléchit pas, qu'il ait choisi pour terrain le cœur d'un fourré ou l'eau.

A ce moment, il peut se présenter une infinité de situations devant lesquelles il faut s'efforcer de faire bonne contenance et tâcher surtout de hâter le dénouement.

On a vu, par exemple, tel valet de chiens à pied chargé par un ragot colérique, trouver son salut dans un bond prodigieux lui permettant de s'agripper de la main gauche à une branche complice tout en continuant de la droite à sonner l'hallali sur pieds. »

*
**

La rage fait à nouveau parler d'elle, dans le département des Ardennes, au cours de l'année 1969-1970, entraînant des mesures administratives d'interdiction à l'égard des laisser-courre. Elles sont toujours en application.

L'équipage a réintégré ses anciennes installations de Bièvre et découple actuellement dans cette région.

Les sangliers y sont moins nombreux qu'en d'autres endroits et les brisées aussi plus espacées. En l'absence de grands animaux au rapport, c'est comme autrefois dans cette région, la voie du lièvre qui est offerte aux chiens.

La meute se compose aujourd'hui de trente chiens anglo-français et de quelques chiens de lièvre venant du Rallye Waereghem. Elle est placée sous la responsabilité de Ragot (H. Maquet) et rentre en fin de saison dans ses chenils d'été au Bois-Lombut.

La tenue n'a pas varié : les couleurs en sont feuille morte à parements bleu de roi, gilet jonquille. Le bouton représente une hure à gauche et banderole avec devise « Piqu'Hardy Beaulieu ».

LES FIANCES DU RALLYE VIELSALM

Chacun sait que le 1^{er} mai, à Vielsalm, est jour de fête. Cette année, le 1^{er} mai fut célébré le 28 avril, toute la Belgique équestre, sylvestre et cynégétique s'y était donné rendez-vous ainsi que bon nombre de Français.

Cette journée restera au cœur de chacun exceptionnelle pour une raison qui ne doit rien aux facettes du calendrier : nous apprîmes les fiançailles d'Evelyne Janssen avec le Comte Diégo du Monceau de Bergendal.

A la joie de ceux qui furent les témoins de cette heureuse nouvelle, voudront bien s'associer tous les amis d'Evelyne et tous les équipages qui la reçurent. Puisse-t-elle bientôt revenir en France avec Diégo, maintenant devenu Bouton de Vielsalm.

J. B.

